

Yaël Pachet

## De la difficulté de distinguer sa gauche de sa droite

Craignant fort de dire n'importe quoi à propos de n'importe quoi, je vais commencer par gagner du temps avant de répondre à cette question en classant les trois éléments suivants :

- le style
- la droite
- l'être.

Il y a des objets mathématiques qui sont, mais qui n'existent pas. Je me demande dans quelle mesure le style n'est pas considéré ici comme une formule mathématique qui est, mais qui n'existe pas, c'est-à-dire qui ne sort pas de l'être pour se confronter au devenir, à l'espace, au temps. Dans le milieu de la mode vestimentaire, on aime parler d'un style intemporel, qui serait par conséquent sublime, suggérant que le style intemporel se serait dégagé du fonctionnement de la mode qui obéit aux lois du devenir. Mais le devenir, c'est, fondamentalement, ce qui existe.

D'ailleurs, déjà, à cet endroit, je vois une différence politique, une tendance de la gauche à considérer l'être indépendamment de l'existence et une tendance de la droite à ne prendre en considération que la réalité, c'est-à-dire le devenir, ce qui existe, ce qui littéralement sort (ex-ister) de l'être. Et se risque par conséquent à disparaître, à s'abîmer, à s'user. Et disons le mot, à mourir.

Si le style est, selon la définition qu'en donne Greimas et Courtès dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, quelque chose dont « *il est difficile, sinon impossible, [de] donner une définition sémiotique* », on peut en conclure que c'est quelque chose qui appartient plutôt à la gauche. La gauche aime beaucoup ce qu'il est impossible de définir. Elle flirte avec l'utopie, l'impossible, la part obscure.

Genette trouve dans le *Dictionnaire de stylistique de Mazaleyrat et Molinié* la définition suivante : « *Style : objet de la stylistique* » Il court à l'article « Stylistique » : il n'y en a pas.

Si on lit la fin de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss (le dernier chapitre intitulé *conclusion*), on voit bien à quel point la générosité, dont il aura donné une définition sous forme d'essai et non pas de dogme, est du côté de l'irrationnel. « *Les choses ont encore une valeur de sentiment en plus de leur valeur vénale.* » « *Il faut rendre plus qu'on a reçu.* » « *Les choses vendues ont encore une âme.* » Mauss était d'obédience socialiste et défendait la sécurité sociale ; il était de cette gauche démocrate qui souhaite améliorer le système sans le détruire et qui revendique volontiers le style comme une générosité, un supplément d'âme. Mais qui, débonnaire, conviendra volontiers aussi qu'il peut s'agir dans le style d'un excès, au sens de Bataille. Mais la gauche actuelle, la seule qui a survécu au macronisme, c'est-à-dire l'extrême-gauche, n'est pas si encline que ça à envisager

cette générosité dont parle Mauss (et l'excès au sens de Bataille non plus). La générosité, c'est le fait du prince, et on peut imaginer comment l'extrême-gauche conçoit cette générosité – comme un procédé qui ne fait qu'assurer la domination du plus fort sur le plus faible.

Je ne pense pas que l'œuvre d'Annie Ernaux soit dépourvue de style. Cela me paraît absurde. Ne serait-ce que parce qu'il y a un certain nombre de lecteurs qui reconnaissent en la lisant qu'il s'agit bien là d'un livre d'Annie Ernaux. Reconnaître une voix, la distinguer des autres, c'est quelque chose qui ne demande pas une capacité d'attention très sophistiquée, mais c'est un point très important. Avant de savoir en quoi consiste le style d'un auteur, il faut déjà qu'il soit reconnaissable. Si Annie Ernaux n'avait pas de style, les lecteurs ne la distingueraient pas des autres auteurs.

Roland Barthes, lors de sa leçon inaugurale au collège de France (en 1977) affirme (d'un ton de voix extraordinairement placide) :

Le pouvoir est le parasite d'un organisme trans-social... cet objet en quoi s'inscrit le pouvoir de toute éternité humaine, c'est le langage, ou pour être plus précis son expression obligée, la langue... le langage est une législation, la langue en est le code. Nous ne voyons pas le pouvoir qui est dans la langue, car nous oublions que toute langue est un classement et que tout classement est oppressif... Ce que je fais est la conséquence de ce que je suis. La langue implique une relation fatale d'aliénation. Parler c'est assujettir... La langue n'est pas épuisée par le message qu'elle engendre. Elle fait entendre autre chose que ce qu'elle dit : la voix têtue, dominatrice, de la structure, de l'espèce en tant qu'elle parle... La langue comme performance n'est ni réactionnaire, ni progressiste, elle est tout simplement fasciste. Le fascisme ça n'est pas empêcher de dire c'est obliger de dire.

Ailleurs, dans *L'Ancienne rhétorique*, Barthes écrit ceci :

La Rhétorique est née de procès de propriété. Il est savoureux de constater que l'art de la parole est lié originellement à une revendication de propriété, comme si le langage, en tant qu'objet d'une transformation, s'était déterminé non point à partir d'une subtile médiation idéologique (comme il a pu arriver à tant de formes d'art) mais à partir de la socialité la plus nue, affirmée dans sa brutalité fondamentale, celle de la possession terrienne : on a commencé – chez nous – à réfléchir sur le langage pour défendre son bien.

Je relis *La Place* d'Annie Ernaux, qui raconte la mort de son père. Il me semble voir dès les premières pages, ce qui manifeste, selon moi, un style. Une conduite. Un choix. Par exemple, je remarque qu'il n'y a que deux images. Au début, Ernaux évoque « *le mois de juin étouffant de sa mort* ». Ce n'est d'ailleurs pas une image à proprement parler, le mois de juin a été chaud et c'est celui de sa mort. Mais en lisant, on fait le lien, on fabrique quelque chose comme un début d'image. Et à la fin du chapitre, il y a cette figure : « *son costume bleu sombre lâche autour du corps, il ressemblait à un oiseau couché...* »

Je vois dans ces pages de multiples effets de scansion, de démarrage, de césures et, surtout, une chute. D'une certaine manière, je reconnais un style à la manière dont un texte se termine. La chute, c'est aussi, en haute-couture, la façon dont un tissu tombe. Pour Christian Dior, c'était l'essentiel. Pour les peintres de la renaissance italienne aussi.

Il y a pour ceux qui pratiquent un instrument, une façon de phraser, comme si au-dessus

de la phrase (mais aussi bien en dessous), une certaine ligne, une façon d'avancer, un art de relier s'exprimait. Si l'on regarde les chefs d'orchestre – Genette imagine d'ailleurs (dans *Fiction et diction*) qu'on remplace un chef d'orchestre par un professeur de gym : la différence sautera aux yeux – on voit quelque chose : la façon dont la pensée musicale avance. Ça peut donner des mouvements convulsifs ou passer au travers d'une quasi immobilité ; dans les deux cas, on voit ce qui ne se voit pas, ce qui ne s'écrit pas, ce qui n'est peut-être pas signifié par un code : le phrasé, l'art d'aller d'un endroit à un autre, d'un début de phrase à sa fin. L'art du temps. Il me semble qu'Annie Ernaux *phrase*, elle qui dit qu'elle veut tuer la phrase française. Elle feint de renier son propre style, identifiant l'attention qu'elle porte à la conduite de sa pensée (que nous sommes nombreux à avoir remarquée dans ces romans, en particulier les premiers) à une socialité bourgeoise qu'elle refuse, à laquelle, en tout cas, elle ne veut pas s'identifier. Elle fait pourtant très attention dans ses textes à la distribution des mots, à leur succession. Ce que Barthes appelle *ordonner* et dont il fait l'outil d'une domination. Il s'agit bien de dominer quelque chose, mais afin de le soulever, ou plutôt de lui faire parcourir le temps. Le temps d'une phrase. Le temps d'un roman.

Annie Ernaux fait attention à la scansion des paragraphes, à l'effet saisissant d'une chute, ou comme dans l'exemple que je donne, dans ce début de *La Place*, à l'apparition, au dernier moment, au moment où précisément son père ne voit plus rien, où « *son visage d'homme aux yeux grands ouverts et fixes de l'heure suivant sa mort avait déjà disparu* », d'une image, à l'apparition d'une image. Tout ça est évidemment le résultat d'une réflexion sur son écriture. Je n'en crois pas un mot lorsqu'elle assujettit sa propre production littéraire à coups de formules, dont je remarque, là aussi, qu'elles obéissent toujours à une rhétorique, qui est aussi un style. Mais reconnaître qu'elle a un style serait, si l'on va au bout des arguments de ceux qui prennent pour argent comptant ses déclarations, reconnaître qu'Annie Ernaux est d'une certaine manière, malgré tous ses efforts pour tuer la phrase, malgré son obstination à dénoncer le pouvoir, y compris d'une certaine façon dans ses propres textes, de droite. Ce dont on s'abstiendra, bien sûr.